

VALERY LARBAUD

jaune
bleu
blanc

L'IMAGINAIRE

GALLIMARD

Extrait de la publication

Né à Vichy en 1881, Valery Larbaud devait y mourir en 1957. De 1898 à 1935, il consacre son existence au voyage. Fréquentant les cercles artistiques et littéraires, il transcrit dans ses textes son goût et sa vaste culture des pays d'Europe, en particulier de l'Angleterre, de l'Italie et de l'Espagne.

En 1908, apparaît le personnage d'A. O. Barnabooth. A Londres, en 1911, André Gide contribue au succès de *Fermina Marquez*, roman de l'adolescence.

Après la guerre paraissent *Enfantines* (1918), puis *Amants, heureux amants*, et *Ce vice impuni, la lecture* en 1925.

Valery Larbaud fut également traducteur (d'espagnol et d'anglais). Devenu aphasique en 1935, il finit sa vie paralysé.

PRÉFACE

Un ruban jaune, bleu clair et blanc, a longtemps servi de lien aux manuscrits qui forment à présent cet ouvrage.

V. L.

Echternach, Août 1927.

I

PARIS DE FRANCE

« París de Francia. »

Le Peuple espagnol.

« Je suis un vrai Parisien. »

WALT WHITMAN

Paris de France

Après quatre années d'état de siège, de bombardement, d'épidémie, — quatre années qui nous semblent à présent appartenir plutôt à l'histoire des grandes épidémies qu'à l'histoire politique et militaire, — nous avons vu notre bien-aimée ville de Paris sortir des ténèbres et reprendre sa belle allure de capitale du continent. Mais cette remise en marche n'eut rien de mécanique ; au contraire : elle fut presque douloureusement consciente. Nous sentîmes, à ce moment-là, que Paris se repliait sur lui-même et, comme Ulysse, méditait, cherchant et puisant des forces et de l'espoir dans son cher cœur...

Après la tempête, après la fluctuation, constater qu'on s'est une fois de plus tiré d'affaire, qu'on n'a pas sombré, et s'occuper de la manœuvre : réparer la barre et le gouvernail, remettre les voiles au vent, hisser le vieux pavillon à la poupe et la flamme toute neuve au sommet du mât, et vogue notre beau Navire d'Argent, celui-là même qui a « si longtemps conduit la flotte » (Walt Whitman, *O star of France...*) et qui s'apprête à la conduire encore...

*

Mais pénible fut le premier bond du nouveau départ sur le flot encore trouble et agité. Se retrouver soi-même. Se demander si on n'a vraiment rien de cassé; reprendre conscience de chacun de ses organes; examiner, inquisitoirement, chaque cellule de son énorme substance grise... Pour la première fois on nous contesta, et nous contestâmes à nous-mêmes, notre droit de cité. Êtes-vous un vrai Parisien? Vous n'en avez pas l'air; cet accent, cette intonation, ce geste, ce regard vous dénoncent... La Machine-à-Bourrer-les-Crânes nous avait si longtemps pressés et comprimés; on nous avait si bien stylés à penser en masse, si bien ameutés contre les dissidences, si bien habitués à dériver le trop-plein de notre mauvaise humeur vers des apparences vaines, si bien mouchardés et mouchardisés, si bien détournés de la critique des affaires publiques au profit de certains dogmes et de l'esprit de terreur, que nous continuions à chercher, à voir et à persécuter, tout à l'entour de nous, des suspects.

Et nous-mêmes parmi ces suspects. J'ai pris conscience de Paris quand j'avais six ans, et depuis l'âge de neuf ans, je n'ai pas cessé d'y avoir mon principal établissement, mes intérêts les plus chers. Mais cela me donne-t-il le droit de me dire Parisien? Et Un-Tel qui, lui, est né à Paris, n'aura-t-il pas raison de me considérer comme un intrus, comme un provincial, peut-être comme un « Heimatlos »¹, une espèce

1. On disait ainsi.

d'Angliche ou de Boche ; comme un croquant ou comme un « croco », enfin comme un pitoyable ou détestable échantillon d'une de ces peuplades qui, n'étant pas vrai parisiennes, sont assises à l'ombre de la mort ? car province et étranger, c'est une seule et même région infernale.

Mais ce même Un-Tel, qui m'accable de sa naissance parisienne : lorsque nous causons de nos souvenirs d'enfance, je le trouve bien discret en ce qui concerne l'impression produite sur lui par quelques faits importants de l'histoire de notre ville, — tels que les funérailles du maréchal de Mac-Mahon ou les Fêtes Russes, — qui m'ont laissé de si vifs souvenirs. Pourtant nous avons le même âge. Mais c'est qu'en ce temps-là, il n'était pas à Paris : c'était en ces années, auxquelles il ne fait jamais allusion, qu'il a passées à X..., petite ville du Languedoc dont sa famille est originaire (on dirait parfois qu'il en a gardé un peu d'accent). Il sera donc à son tour humilié par cet autre qui non seulement est né à Paris mais qui n'en est jamais sorti, sinon pour des excursions et des vacances de Parisien : banlieue et plages normandes.

Mais il se peut que même celui-là n'ait pas l'air parisien, que quelque chose en lui diffère ou l'éloigne du type parisien idéal, de l'idée qu'on se fait du Parisien. Et c'est ce qui arrivera, à coup sûr, s'il a une personnalité quelque peu hors du commun : on dira qu'il manque de ce je ne sais quoi, de cette qualité indéfinissable à laquelle on reconnaît le Parisien ; et on expliquera cette dissidence par une origine picarde, bretonne ou auvergnate plus ou moins reculée. Un jeune Toulousain arrivé depuis six mois dans notre

Jaune bleu blanc

ville pourra donc sans difficulté trouver des traces de provincialisme chez les plus vieux habitants de Paris, car la notion de parisianité, à ce moment-là, s'est exaspérée, exaltée et finalement réduite à l'absurde, le mot « provincial » devenant une de ces injures vagues, extensibles, applicables à tous les cas, injures majoritaires et policières comme jadis « panamiste » (quelle coïncidence!) ou « dreyfusard » et comme naguère « défaitiste » ou « embusqué ».

*

On voit tout de suite d'où cela provenait, et vous vous rappelez votre concierge vous disant, lorsque vous lui donniez votre adresse à Londres pour qu'il y fit suivre vos lettres : « Ah! monsieur part à la campagne ? » (Avec une intonation discrètement désapprobatrice.) C'est l'idée étroite et fière que le menu peuple et la petite bourgeoisie des capitales se font de leur ville : Cockneys à Londres, Isidros à Madrid, Parigots à Paris. Ils opposent leur ville au reste du monde qu'ils ne connaissent pas, comme le peuple des grandes villes de province, à son tour, oppose le chef-lieu qu'il habite à la région rurale qui en dépend. D'une part, il y a « nous », les Parisiens de Paris, et, d'autre part, les demi-civilisés et les quart-de-civilisés, les petsouilles et les macaques : provinciaux, étrangers. Votre concierge et votre femme de ménage en sont intimement persuadés, et notre pittoresque sauvage, Julot, s'il lisait ceci, nous dirait : « Non, mais de quoi, deu quoé? Causer de

Paris de France

Paname, vous ? Vous ne savez pas y faire. Au bout du quai les ballots ! » Lui seul, dans son opinion, est le vrai Parisien.

Eh oui ! cette notion exaltée de parisianité venait, remontait des profondeurs populaires. C'était l'appel d'Ulysse à son cher cœur. Ce mépris, cette incompréhension militante à l'égard de tout ce qui n'est pas Nous étaient sortis des faubourgs, s'étaient généralisés, et on les retrouvait avec stupéfaction aux différents étages de la hiérarchie citadine. On pouvait se croire ramené à une époque antérieure à la construction des voies ferrées. L'homme soupçonné de provincialisme était ouvertement moqué ; l'étranger, traqué par le mépris et l'hostilité. Dans ma rue, à mon passage en compagnie d'un ami anglais, une commère qui bavardait s'interrompait pour dire très haut : « Les Anglais, à présent, faut qui restent chez eux » ; et, rue Monge, l'ivrogne du samedi soir, après s'être arrêté pour me dévisager, grognait : « Y en a-t-i des métèques à Paris ! Bon Dieu, qu'on nous en débarrasse... » Au cours d'un long trajet en chemin de fer, une vedette de la vie parisienne (un acteur ou un journaliste, comme on voudra) que j'avais reconnu et avec qui j'engageai une conversation, me parla de ses débuts à Paris et me dit qu'il était né à Paris et fils, petit-fils et arrière-petit-fils de Parisiens, et il eut une moue significative quand je lui avouai, sans gêne, que j'étais né en province. Peu de temps après, je sus qu'il était né à Cahors, qu'il y avait débuté, et que toute sa famille était cahorsaine (ou cadurcienne). Ainsi, dans cette générale et divertissante épidémie de parisianité, cet homme distingué avait commis l'enfantillage et

Jaune bleu blanc

la sottise de renier Cahors, la noble et gracieuse Cahors, la ville natale de Clément Marot et d'Olivier de Magny. (Ainsi ce frotteur, qui nous avait dit, autrefois, qu'il était né à Paris, et j'appris par hasard qu'il était de Saint-Laurent-des-Autels (Maine-et-Loire). Renier une ville qui s'appelle Saint-Laurent-des-Autels ! Mais c'était un pauvre frotteur dont tout l'honneur, en ce monde, était d'habiter Paris.) Jamais notre ville n'avait été plus fermée, plus bouchée, plus provinciale. C'était comme un retour aux conditions primitives de la vie citadine : villes saintes et peuples élus contre gentils et nations infidèles. Retour à la vie farouche... Mais c'est qu'il importait alors de nous rassembler, de nous trier, de faire bloc, de nous reconnaître, de nous raccrocher à ce minimum ou à ce maximum de parisienneté qui est notre privilège, notre bien immatériel inaliénable. Avant la réouverture des portes, avant l'élan nouveau, temps de réserve et de séparation...

*

Mais quelques-uns d'entre nous s'évadaient de ce présent pour retrouver dans leur mémoire une époque antérieure, plus aimable et plus libérale, un état social plus développé et plus intéressant.

Années de paix ; navigation prospère ; élargissement du cœur ; initiation à une vie plus large, plus variée, plus compliquée. « Moment de faveur et d'audience ! » (Malebranche). Accueil fait à toute chose nouvelle ; et cela jusqu'à l'oubli de nous-mêmes dans notre recherche de tout

Paris de France

ce qui était autre. (L'Exposition universelle de 1900 n'y fut pas pour grand'chose.)

Et en ces années-là : l'irruption de notre génération et son installation (peu bruyante, mais digne et virile) à la proue du Navire d'Argent, nous depuis quelques mois à peine « anciens » élèves des lycées et collèges de Paris, déjà familiarisés avec Paris, grandis en lui, élevés par lui, nourris de sa vie, nous sa jeunesse choisie, et regardant, comme du haut d'une belle terrasse, les provinces sans arts, sans philosophie, sans littérature, les provinces reflets de Paris, superficiellement connues de nous comme lieux de vacances, de convalescence, et, dans certains cas, d'exil, de « déportation », — les parents ont de ces caprices cruels, — mais alors les camarades restés à Paris nous écrivaient, nous envoyaient les revues symbolistes, les livres de chez Vanier et du Mercure de France, et le contact était maintenu ; les provinces qui n'étaient pas « la campagne » et d'où nous voyions arriver d'autres jeunes hommes de notre génération : les uns pleins de doléances, de sarcasmes et de malédictions, comme des prophètes accourant du fond des déserts pour maudire Jérusalem, et décidés à faire du bruit, à insulter les puissances, à démolir les vedettes, à crier non dans nos rues, mais dans nos revues, comme s'ils incarnaient, à leur insu, les revendications périmées des anciens comtés et duchés réunis à la couronne ; les autres plus semblables à nous, plus souples, mieux faits pour la vie citadine, et qui s'adaptaient, se conformaient plus vite à la discipline de Paris, trop vite et avec trop d'habileté à notre gré. Un petit nombre infini qui dès leur arrivée étaient des nôtres.

Jaune bleu blanc

Et en nous le rêve, l'utopie du Parisien accompli que nous voulions être, le Parisien supérieur à celui des générations précédentes et qui étonnerait les générations suivantes ; le Parisien dont l'horizon s'étend bien au-delà de sa ville ; qui connaît le monde et sa diversité, qui connaît tout au moins son continent, les îles voisines et l'autre continent annexé par la race blanche ; qui ne se contente pas d'être de Paris mais, en disciple d'Alcibiade, est Londonien à Londres, Romain dans Rome, Porteño à Buenos-Aires. L'homme par les mains de qui passe tout l'or spirituel du monde... Et tout cela pour la plus grande gloire de Paris, pour que rien ne soit étranger à Paris, pour que Paris soit en contact permanent avec toute l'activité du monde, et conscient de ce contact, et qu'il devienne ainsi la capitale, — au-dessus de toutes les politiques « locales », sentimentales ou économiques, — d'une sorte d'Internationale intellectuelle. Laissons les porteurs de chaises, dans la rue, se quereller sur les mérites des nobles maisons qu'ils servent : pendant ce temps les vrais patrons (philosophes, savants, artistes : Oh ! être de leur nombre !) les maîtres du lendemain, fraternisent en un nouveau banquet où se prépare l'amélioration du monde... Il y avait eu quelque chose comme cela au XVIII^e siècle, mais tout avait sombré dans l'absurde et inexplicable éveil des nationalités, qui avait été quelque chose comme l'avènement des portechaise singeant et continuant la politique des rois, travaillant pour des dynasties éteintes. Eh bien ! cette tradition des Encyclopédistes, des Humanistes et, peut-être, des philosophes de la République Chrétienne, notre Parisien idéal la

VALÉRY LARBAUD

jaune bleu blanc

« L'Hôtel des plus beaux souvenirs est situé au milieu de la plus grande ville de ce continent. L'enfant chétif et, plus tard, le jeune garçon de qui on disait : il a une santé précaire, y a vécu de longues semaines, jadis, sans sortir de sa chambre. (...) Les hautes fenêtres lui montraient sans fin le fourmillement de la place, les égrainements et les tournoiements de passants et de voitures, le carrousel des fiacres, la confusion des courants de foule (...). »

Notes et notations, petits textes de fiction ou romances... « Un ruban jaune, bleu clair et blanc, a longtemps servi de lien aux manuscrits qui forment à présent cet ouvrage. »



9 782070 722990



91-VI A72299 ISBN 2-07-072299-6

Extrait de la publication

57 FFtc